PRIX : 0 fr. 15



L'AFFRANCHI

Hiérarchie – Fraternité – Liberté

10e Année. — (Nouvelle série). N° 6

ABONNEMENT : A 10 numéros : France 2 fr 50, Etranger 3 fr. » — Le Numéro : France 0 fr. 15, Etranger 0 fr. 20
Nos abonnés à 10 numéros ont droit au service gratuit des brochures éditées par l'Affranchi.

Bureaux 81, Rue Dareau, 81 Paris (XIVe)

Abonnements et correspondance : Bureaux de la Rédaction : 81, rue Dareau, Paris (XIVe).
Les manuscrits non insérés sont rendus

Juin 1918.

QUE VOULEZ-VOUS ?...

C'EST A TOI ET A TOUS CEUX QUI PARTAGENT TA DURE ET SAINTE CAUSE que je pense aujourd'hui en prononçant ces mots, mon ami, mon frère, toi qui profites d'un court répit pour m'envoyer de là-bas, — de l'enfer de la douleur humaine — ces belles strophes si pleines de renoncement, d'humilité, d'ardeur et d'amour. A toi et à tous ceux qui, comme toi, furent arrachés à un art d'où tout souci égoïste était banni, à une œuvre où l'expression même de l'être individuel était sacrifiée aux harmonies plus larges, plus fécondes d'un chant débordant de vie et de mâle charité. Oui, à vous tous, dont fut interrompue l'œuvre de jeunesse, ce poème merveilleux où semblaient gronder les échos d'un chœur formé par tous les travailleurs de ce monde, — ce cantique dont l'exubérance de sentiments et de rythmes dominait le bruit de l'universel labeur et attirait, dans le cœur des hommes, courbés sur leur tâche, la sainte joie de la création, à vous tous, je demande aujourd'hui : que voulez-vous? et pour quoi, pour qui faites-vous donc ce que vous faites?

Car, mes frères et amis absents, je vous revois en esprit, moi qui suis resté avec mes poètes et mes penseurs, et l'horreur me saisit de vous voir ainsi marcher dans la boue et le sang de l'action vers un but qui vous était étranger. Quel drame se doit jouer dans vos cœurs ! Votre jeunesse et votre foi avaient accompli ce miracle d'amour de nous présenter l'action comme une sœur du rêve et de nous réconcilier par là, avec une vie que Baudelaire et Poe et tant d'autres avaient haïe jusqu'à leur dernier souffle. Et, lorsque vint l'instant d'interrompre la glorification de l'acte pour l'acte lui-même, l'atroce réalité arracha au rêve son masque, et, là où l'on s'attendait à voir apparaître le beau visage calme de la Sagesse, se montra la face épouvantable de la Destruction. Tout cet effort, tout ce labeur immense et que vous rêviez fécond, pacifiant, générateur d'une ère de paix, de fraternité et de confiance, n'avait su produire que cela : une cupidité et une haine dont les époques de barbarie n'avaient jamais donné l'exemple, et un cruel, un parfait instrument de mort. Songez à la beauté souillée, à la sainteté profanée des usines et des champs qui surent vous inspirer de si nobles cantiques, et répondez-moi ; pour quoi, pour qui?

Je sais, je sais. Mais est-ce vraiment pour cela, mais est-ce vraiment pour eux? Quoi ! seulement pour cela, seulement pour eux? Pour une idée qui ne peut plus vous émouvoir. Vous autres qui n'êtes plus les habitants d'un coin de ce monde, vous autres qui êtes revenus à la sainteté primitive des fils de la Terre et qui appelez patrie tout lieu où fleurit la beauté, où rayonne l'Amour, où bruit et caresse le souffle du Père? Quoi? Pour une multitude guidée par un mot d'ordre qui est le même pour toutes les multitudes et pour des hommes qui, comme tous les autres hommes, vous crucifieraient si vous leur ouvriez le fond de votre cœur? Non, non ; votre réponse ne me satisfait pas. Mon âme se déchire, ma pensée saigne quand je vous revois, en esprit, jusqu'aux genoux dans la boue et le sang de l'action. Non, ce n'est pas pour cela, ce n'est pas pour eux. Mais, alors, pour quoi, pour qui?

Comme moi, vous pensez sans doute à notre frère héroïque, à celui qui tomba après avoir longtemps tenu tête à dix adversaires qu'il ne pouvait pas haïr — non, pas même à ce moment-là, — et quand le Créateur commun lui en eût donné lui-même l'ordre ! car, comme vous, il avait conquis cette paix et cette connaissance intérieures qui sont au-dessus de toute haine. — Et quand vous pensez à lui, n'interrogez-vous pas son esprit comme j'interroge le vôtre : pour quoi, pour qui?

Ni pour le présent, ni pour le passé. Ils n'en valent certainement pas la peine. Et ne dites pas que c'est pour l'idée ! L'idée est insaisissable ; pour lui donner un corps, vous la situez dans un futur qui recule à mesure que vous avancez. Et quand même cette idée se laisserait saisir par les mains de ces hommes éternellement enfants, il vous en faudrait trouver une autre, plus insaisissable, plus fuyante encore, afin qu'ils aient un idéal éternel à poursuivre — eux, mais non pas vous, mais non pas votre phalange tragique de deux ou trois cents. Car, pour vous autres, tout est accompli depuis toujours, tout est réalisé dans l'instant éternel, et vous n'attendez plus rien. Et quand on vous demande : que voulez-vous, vous ne savez répondre que par un cri ou un sanglot des cordes éternelles. Je me contenterais, certes, de cette réponse qui ne laisse aucun sentiment insatisfait. Aujourd'hui, cependant, c'est ma raison qui vous interroge quand je prononce ces deux mots : pour quoi, pour qui?

Et les autres, c'est-à-dire toute cette multitude qui ne s'est pas nourrie, comme vous, de l'idée éternelle, qui n'a pas parcouru, comme vous, ce long et aride chemin du VIe siècle grec à la pensée de Nietzsche, — ces autres, savent-ils ce qu'ils veulent, savent-ils pour quoi ou pour qui ils agissent? En est-il un, parmi ces milliers de l'un et de l'autre camp, qui soit capable de répondre par des mots dictés par la raison et non pas appris d'une bouche ou d'un livre, à cette éternelle question : pour quoi, pour qui?

Je les connais, ces réponses ; je les connais toutes, depuis celle qui invoque la nécessité de vivre et de se nourrir, jusqu'à celle qui se hausse aux concepts spirituels du devoir et de l'honneur. Aucune d'elle ne me satisfait, car la plus belle et la plus pure parle encore d'une Loi et n'arrive pas à exprimer cet amour qui est la source la plus profonde et aussi la fin dernière de toute action et surtout d'une action comme celle qui se déroule devant nos yeux. Et c'est peut-être ce désespoir d'entendre jamais la réponse vraie, — la seule réponse vraie à ma question, qui me donne le courage de formuler la pensée si simple, si puérile, par laquelle je réponds à ce qui m'interroge du plus profond de moi-même : pour quoi, pour qui?

Pour aucune des choses passagères qui étaient là avant nous et qui nous survivront, pour aucun idéal ; pour aucun être, pas même pour le plus aimé ; pour aucun ordre réalisable et d'avance condamné ; pour aucune forme modifiable de la foi. Pas pour notre esprit, pas pour notre terre. Pour quoi, pour qui?

Ah ! seulement pour cette certitude absolue et pourtant obscure, ensevelie, tout au fond de nos intelligences tâtonnantes sous un amas inextricable de demi-pensées, de demi-connaissances, de demi-vérités, — oui, simplement, uniquement, pour cette conviction que quelque chose est en soi, qui seul mérite notre confiance et notre amour, qui, lui, incompris, invisible, incompréhensible, nous ordonne de l'aimer à travers les deux formes terrestres du mouvement, celle qui engendre la vie et celle qui donne la mort ; et dont la fin commune est l'incompréhensible sacrifice, l'expression terrestre la plus haute et la plus logique de la loi suprême, de la vérité unique.

Un Homme.

L'AFFRANCHI tient essentiellement à affirmer son entière indépendance.

Il ne se rattache à aucune des nombreuses revues, ou des nombreuses feuilles existantes ou nouvellement créées.

Le journal L'AFFRANCHI existe depuis huit ans. Son titre seul a été changé. Ses idées sont toujours empreintes du même idéalisme et du même désir de répandre l'idée de la lutte pour l'évolution.

ULTIMA RATIO REGIS

C'ÉTAIT PENDANT UNE BATAILLE DE LA GRANDE GUERRE DES NATIONS. Dans la plaine crayeuse de Champagne, cadre désolé du plus tragique des tableaux qu'ait pu décrire le Dante aux Enfers, je me trouvai face à face avec un canon prussien.

De ses roues fracassées émergeait sa longue gueule d'acier, sur laquelle étaient gravées les armes du Seigneur de la Guerre, avec ces mots :

Ultima Ratio Regis.

Le monstre, blessé à mort, portait encore la livrée de son maître et sa devise : « Je suis le suprême argument du Roi. »

Et je restai rêveur devant cette courte phrase, coupante, brutale, orgueilleuse comme un ordre et un défi.

Lorsque le Roi n'a pu arriver à ses fins par les manœuvres cauteleuses et la voix mielleuse de ses diplomates, il jette bas le masque et par la voix tonnante de ses canons d'acier, il signifie sans plus tarder qu'on obéisse.

Roi héréditaire, de par le droit du plus fort, non du plus digne, il est né de la force, il vit de la force et n'existe que par la force.

La force est sa suprême raison d'être et, dans les cas extrêmes, quel suprême argument peut-il trouver, sinon la guerre?

Il est fort et inexorable, le Seigneur de la Guerre, planant au-dessus d'un peuple qu'il maîtrise savamment avec une hiérarchie militaire, raide comme une armure...

Mais, s'il s'attribue tous les droits, il en est un qui lui échappe ; le droit d'être vaincu à la guerre. Il ne lui est même pas permis de ne pas vaincre au faible Seigneur de la Guerre.

Lorsque la Force se détruit elle-même, elle fait piteuse mine de faiblesse, et pour cacher sa honte, elle devient Ruse.

C'est alors qu'on voit reparaître le sourire inquiétant du diplomate, mais cela ne réussit pas toujours — quelquefois pour un temps, mais seulement pour un temps.

Il fut, un jour, un Prince de la Paix qui jeta au monde ces paroles : « Celui qui se sert de l'épée, périra par l'épée. » Celui-là connaissait la force — et la ruse. Il en connaissait la source, puisqu'il savait ce que c'était que *La Puissance*.

Paul d'Élie.

Lisez L'AFFRANCHI et faites le lire à tout le monde !

Il s'adresse à tous et tous doivent l'aider à vivre, puisqu'il veut le Bien pour tous ceux qui sont de bonne volonté !

HIÉRARCHIE
FRATERNITÉ
LIBERTÉ

LA CHEVALERIE ET LA MAÇONNERIE avaient pour origine et pour but des principes très semblables, voire même identiques : la sélection des purs parmi la foule des impurs dans un but idéal d'abord, pratique ensuite de Bien général ou de réalisation de ce Bien dans une œuvre particulière.

La base était, pour l'une et pour l'autre de ces institutions de sélection, toute mystique, c'est-à-dire de contemplation ou d'abstraite adoration.

La Chevalerie du moyen âge avec ses ordres multiples cultivait avec la bravoure et le sens du respect, la beauté et la pureté, en se mettant au service de toute bonne cause. Les grands Ordres de Chevalerie (je cite seulement le plus connu d'entre eux, pour les crimes que l'humanité a commis envers lui : *l'Ordre des Templiers*) avaient en outre de leur organisation extérieure, comprenant des règles sévères de vie et d'épreuves, aussi une organisation purement occulte, dont le but était de choisir parmi les purs de l'Ordre, les invulnérables quant aux prises et aux attaques des vices et défauts de l'homme, afin qu'entre eux soient transmis les secrets de leurs hautes connaissances, nécessaires pour maintenir le souffle de vie spirituelle, âme de l'Ordre dans toutes ses actions.

Ces secrets étaient si bien gardés, que de nos jours encore les plus fins se brisent à vouloir résoudre les hyéroglyphes du fameux coffret des Templiers. Et l'on a pu brûler sur une place de Paris les derniers Chevaliers avec leur Grand Maître Jacques de Molay, sans obtenir d'eux aucune révélation de leurs secrets, secrets que, pour les besoins de la cause, on a voulu dire avoir consisté en de stupides orgies.

Cette Chevalerie est éteinte, éteinte par l'évolution qui, d'hommes guerriers a lentement fait des hommes *dits savants* ; l'adoration et l'action dans l'adoration a également fait place à la *connaissance*.

De cette évolution est sortie, fondée sur les mêmes principes mystiques, la Maçonnerie, dont le but était *l'instruction* et l'organisation par elle d'une société idéale, à l'image de l'Architecture de l'Univers. Essentiellement hiérarchique, elle plaçait le maître avec ses responsabilités et pouvoirs au-dessus du compagnon et celui-ci, au-dessus de l'apprenti. Elle a été

(1)

LA GUERRE ET LA VÉRITÉ

(Épisode du front russe de Riga).

Par Arthur TOUPINE, chasseur letton (De Labunowo, trad.)

AVANT-PROPOS

Nous nous faisons une joie d'offrir à nos lecteurs un récit de guerre inédit qui jettera une clarté inattendue sur les événements tragiques de Russie.

Son auteur, Arthur Toupine, est un jeune écrivain letton, correspondant du grand quotidien russe *Novoïé Wrémia*, organe principal des éléments hostiles à l'Allemagne.

Arthur Toupine, engagé volontaire, est décoré de la croix et de la médaille de Saint-Georges.

Bien avant la catastrophe mondiale provoquée par la démence des cercles militaristes prussiens, une profonde connaissance intuitive du cœur humain, unie à une clarté remarquable d'expression, avait déjà attiré sur les œuvres d'Arthur Toupine l'attention d'une large élite de lettrés. Mais c'est l'apparition de son premier récit de guerre qui devait assurer au jeune psychologue la sympathie et l'admiration de la foule.

Un souci minutieux de vérité prête aux narrations de notre auteur un accent d'un charme indéfinissable. Le ton général de son récit est presque celui d'une lettre qu'un jeune paysan, arraché à son village, adresserait, du champ de bataille, à des êtres chéris : il y a là de la naïveté, de la tendresse, du patriotisme instinctif et aussi de ce sentiment de profonde tristesse et d'abandon qui étreint les cœurs de fils et d'amants durant les insomnies atroces de la tranchée. Et puis, tout-à-coup, on éprouve un étrange sentiment de surprise et même d'anxiété, en reconnaissant dans ce gribouillage plein de charme puéril, la composition savante d'un esprit profond qui, de la poésie d'Homère à la pensée de Nietzsche, a parcouru toute la lente évolution du mysticisme héroïque, toute la tradition sacrée de l'obscur sacrifice rédempteur.

Fidèle à notre méthode, nous avons cherché, avant tout, à conserver intacts, dans notre traduction, — parfois au détriment de l'harmonie et même de la grammaire — le ton singulièrement ingénu du texte original, ainsi que ce débit plein de monotonie et de placidité qui évoque avec tant de puissance, dans les récits de Toupine, l'uniformité et la somnolence de l'immense plaine natale.

La connaissance parfaite des deux langues et des deux pays, le don de l'émotion et la pleine possession des moyens techniques de l'art ne sont que d'un faible secours dans la tâche ardue du traducteur. Ce qu'il faut surtout à l'écrivain qui s'attaque au difficile problème de dévêtir une muse exotique de ses atours nationaux sans la rendre absolument méconnaissable, c'est, selon le mot de Danton, « de l'audace, de l'audace et encore de l'audace. »

Le Traducteur.

La Guerre et la Vérité

Après l'échec des deux offensives de mars et de juillet 1916, l'état-major de la 12e armée se prépara à de nouvelles opérations. A la tête de cette armée se trouvait le général Radko-Dmitrieff, le héros bulgare de Losengrad et d'Andrinople, demeuré fidèle à la Russie et à ses alliés. Doué d'une grande force de caractère et d'un sang-froid exceptionnel, intrépide jusqu'à la témérité, enclin, grâce à son mépris de la mort, à la braver, dans les moments les plus critiques, aux endroits les plus exposés, il jouissait d'une réelle popularité parmi les soldats et les officiers. Son nom était indissolublement uni, depuis deux ans, à l'histoire de l'armée du front de Riga. Incontestablement Radko-Dmitrieff passait en valeur la plupart des généraux de son entourage et des chefs soumis à ses ordres. Tous les plans d'opérations défensives et offensives de la 12e armée étaient élaborés par lui. Le début des entreprises dont l'initiative lui revenait était pour l'ordinaire couronné de succès ; les échecs qui en marquaient le développement ultérieur étaient toujours dus au défaut d'initiative et de résolution des généraux commandants de corps d'armée ou de divisions. Extrêmement laborieux, notre commandant en chef tenait compte des conditions de vie locales et ce souci contribuait à le distinguer des autres généraux. Les régiments de chasseurs lettons n'avaient qu'à se louer de son attitude à leur égard : il les considérait comme la fine fleur de son armée et les défendait en toute occasion, n'oubliant jamais le rôle glorieux que ces troupes avaient joué dans toutes les opérations de la 12e armée. En ce qui concerne la responsabilité des échecs essuyés sur le front de Riga, c'est aux historiens futurs de cette guerre de nous dire quelle part en retombe sur Radko-Dimitrieff. Son nom, en tous cas, ne figure pas dans la dernière page, si tragique, de l'histoire de ce front. Devant la ruine de l'idéal qu'il servait et le relâchement complet de la discipline indispensable à la vie de toute armée, le général Radko-Dmitrieff, dès le printemps 1917, abandonna à jamais l'armée russe.

Vers la fin de l'année 1916, une nouvelle opération fut résolue en vue de délivrer la Courlande et de porter aux Allemands un coup décisif dans cette région. On attribuait en partie l'échec des offensives précédentes à la connaissance parfaite que l'État-Major germanique avait de tous nos mouvements et qui lui permettait de faire affluer à temps vers les points menacés, les réserves nécessaires. Toutefois, une grande part des responsabilités retombait sur cette « Riga la Germanique » qui, avant la Révolution, était un véritable nid d'espions, où le télégraphe sans fil travaillait infatigablement pour le compte de l'ennemi. L'opération de décembre devait être exécutée dans le plus profond secret. On poussa la prudence jusqu'à renoncer à une préparation d'artillerie, et il fut résolu de rompre les lignes de défense allemande au moyen d'une attaque de front. On prévoyait naturellement des pertes importantes ; mais la 12e armée y était habituée et n'y attachait qu'une médiocre importance. D'après le plan du commandant en chef, les régiments lettons devaient rompre le front allemand sur une grande étendue, donner à la brèche une profondeur suffisante et, après avoir accompli leur tâche, laisser aux armées russes le soin de développer les opérations.

Les troupes lettones comprirent, dès l'automne 1916, qu'une attaque nouvelle se préparait. Le commandant en chef assista plus régulièrement aux exercices de nuit de nos brigades. Huit de nos régiments furent fondus en deux brigades de chasseurs. Chacune de ces brigades était composée de quatre régiments, ce qui en faisait l'équivalent d'une division de chasseurs russes. L'autorisation du Grand État-Major de fondre huit régiments lettons en deux unités constituant un corps de chasseurs de Lettonie fut saluée avec joie par notre pays. Disséminés dans les divisions russes, nos régiments nationaux obtenaient au début des offensives, des succès inespérés, mais bientôt décimés, manquaient de force pour donner aux opérations le développement nécessaire. Ainsi dans l'offensive de juillet, les bataillons lettons, séparés les uns des autres, donnèrent maintes preuves d'intrépidité et d'héroïsme ; cependant, le résultat final fut loin de compenser les pertes énormes qu'ils avaient subies.

Cela, Radko-Dmitrieff l'avait vu et compris à merveille. Voilà pourquoi l'idée lui vint de fondre tous les régiments lettons en un seul groupe destiné à rompre le front allemand. Ce front une fois percé, les troupes russes, affluant en grandes masses et approfondissant la brèche, devaient atteindre l'arrière allemand et donner le coup de grâce à l'ennemi. Ce plan fut approuvé par l'État-Major du front ainsi que par le Grand quartier général. En automne 1916 commença la concentration des régiments. La constitution de l'état-major des divisions lettones la suivit de près. Le commandement de la première brigade fut donné au général letton Missine, ancien commandant de la brigade des chasseurs sibériens ; pour le commandement de la deuxième, Radko-Dmitrieff désigna un colonel d'état-major, Aouzine, qui s'était déjà distingué dans l'offensive de juillet. Aouzine y avait commandé un régiment letton et jouissait d'une véritable popularité parmi les officiers et les soldats de notre pays. La première brigade de chasseurs de Lettonie occupait, avant l'offensive de décembre, le rayon de la Chaussée de Mitau, la seconde, le rayon maritime de Kemmern.

Les régiments de chasseurs lettons se préparaient au combat. Manœuvres succédaient aux manœuvres, conseils aux conseils,

reniée, son souffle de vie a cessé avec la démocratisation, avec le premier cri de : LIBERTÉ-ÉGALITÉ ! L'Égalité a tué la Société idéale.

La Maçonnerie est morte de sa propre faute, parce que l'Égalité qui n'est propre qu'à la cause immatérielle : l'Architecte, synthèse de toutes les qualités, elle a voulu la transposer dans l'effet actuel, *dans l'humanité*. C'est un sacrilège et elle en est morte. Elle a la première proclamé l'Égalité, elle a soutenu la Révolution de 1789, elle a voulu réparer cette erreur par Napoléon Ier, mais elle avait renié son Dieu et ceci n'est pas permis à l'homme sans qu'il en souffre.

Avec la Révolution de 1789-93 commence une nouvelle ère pour le monde et surtout pour le monde latin.

Vouloir *égaliser* ce que la nature a diversifié, veut dire annihiler la forme, donc faire cesser sa vie.

Avec la Maçonnerie et le principe de l'Égalité proclamé comme doctrine nouvelle, notre monde a fait cesser la vie de la dernière institution *qui pouvait entretenir l'ordre*, en prêchant un idéal. Et lentement nous sommes tombés dans le chaos de la vieillesse. Il n'y a plus d'idéal ni de croyance ! A quoi bon se soucier du lendemain ? à quoi bon travailler et maintenir l'ordre, puisque nous sommes égaux, puisque demain sera peut-être la fin de tout, puisque Dieu n'est plus, puisque rien n'est vrai, puisque notre science est toute relative, — comme tout dans la vie, — puisque le prêtre viole ses vœux, puisque ceux qui doivent apporter secours aux mourants, secours moral ou secours physique, le prêtre et le médecin font trafic de leur sacerdoce et sont devenus des marchands ? — à quoi bon?

La vie est un fruit dans le cœur duquel il y a une semence entourée d'une coque que nous ne devons pas violer, et cette coque entourait comme le mur du temple, le Saint des Saints, l'idéal abstrait, le principe du Bien, du Juste, du Beau. Nous avons marché sur ce fruit et nos talons lourds d'égalité ont écrasé la coque; et il ne reste qu'un profond sentiment de désespoir noyé dans les cris d'impotents qui, une dernière fois, sous l'influence du poison se crispent dans un spasme érotique.

Mais pendant que nous bafouons l'Idéal saint, avec notre ironie voltairienne et satanique, de l'autre côté du Rhin on travaille à la reconstitution du sanctuaire. Il est noir, plus noir que la nuit du jour le plus clair; il est vrai, mais c'est le sanctuaire tout de même, celui qui accumulera la force, la vie, qui donnera l'inspiration, et dans un rythme magique toujours et toujours scandera ces mots :

Hiérarchie pour l'Unité par la domination !

Hiérarchie pour l'Unité par la domination !

Et voici brièvement l'histoire, que tout le monde peut connaître, de *l'Ordre* d'où vient toute cette formidable puissance à laquelle nous offrons en sacrifice, pour sauver le *Bien*, le plus beau sang de notre race :

— Il est né à Jérusalem en l'an 1128 sous le nom de *Frères Hospitaliers de Sainte Marie des Teutons*. Chassé de Jérusalem, il se réfugie à Venise, ensuite à Marienbourg et à Kœnigsberg où nous le retrouvons encore en 1466. Devenu Ordre Teutonique il a dominé sur la Prusse (bien petite en ce temps comparativement à celle d'aujourd'hui), sur l'Esthonie, la Livonie, la Poméranie, où il maintient sa domination malgré la constante opposition de la Lithuanie, mais sa puissance fut brisée dans la bataille de Tannenberg en 1410 où mourut son Grand Maître. Il disparaît complètement dans le courant du XVIe siècle.

Aux yeux du monde, l'Ordre des Chevaliers teutons n'est plus, et ceci, au moment même où le monde guerrier se transforme pour donner libre cours à la manifestation de ce monde que nous appelons le monde de la connaissance. Ici, aussi, la forme est détruite comme chez les *Templiers*; mais tandis que chez nous, avec la forme, *l'esprit* est également renié, là-bas il continue à vivre.

Et nous voyons un petit Hohenzollern, Frédéric VI Hansbach, maître occulte de l'Ordre teutonique, prendre possession du premier petit trône comme petit margrave de Brandebourg. Bientôt on ne parlera plus de l'Ordre teutonique, car nous sommes déjà en 1415. En 1417, Sigismond de Luxembourg confère le titre d'Électeur au jeune margrave. C'est de là que date la première puissance des Hohenzollern dont la petite fortune et les titres reviennent presque entièrement à Frédéric VI.

Lentement, leur fortune, leur puissance et leur prestige grandissent tandis que l'*Ordre reste occulte*.

Napoléon Ier, ne manque pas néanmoins, en connaissance de cause, de décréter la déchéance de l'Ordre teutonique, ce qui n'empêche pas celui-ci de commencer à réapparaître aux yeux du monde en 1834.

La puissance des Hohenzollern grandit avec les obstacles, car ils agissent avec le soutien occulte de leur Ordre, ayant par lui un idéal, un but, une voie nettement tracée :

Hiérarchie pour l'unité par la domination.

L'Ordre, disparu pour le monde, vivait et agissait secrètement ; il réapparait en 1834. Dès lors, il va accomplir sa tâche et sa première étape sera la *constitution de l'Unité germanique.*

Celle-ci lui donne maintenant la force suffisante pour se proclamer ouvertement, à nouveau, invulnérable, lors du couronnement de son nouveau Grand Maître, Guillaume Ier, dans la salle du Trône à Versailles, en 1871, c'est-à-dire *au cœur même de ce pays qui, en reniant l'esprit, avait perdu la seule puissance pouvant donner assez de cohésion et de force à notre peuple pour lutter avec succès contre la puissance germanique.*

Quelle œuvre formidable ! quelle force inouïe réalisée malgré et contre tout et tous !

Nous avons négligé ce que nous aurions toujours dû cultiver : *l'Esprit.* Nous l'avons remplacé par le calembour; ce calembour qui, dans notre langue habituelle, remplace le véritable et seul sens du mot : esprit, pendant que circulaient et circulent comme autant de traîtres, au milieu de notre société, des hommes dont la main a porté et porte la goutte de rubis, signe de ceux qui adorent la croix noire, jusqu'au jour où la goutte de sang s'est transformée en une mer dont l'autre rive est le mort de futur.

(*A suivre*). Pierre D'Élie.

Le prix de l'abonnement à ce journal est si minime que chacun peut S'ABONNER DE SUITE A L'AFFRANCHI.

MONARCHIE ET SOCIALISME

DANS LE SEIN DU SOCIALISME, LE SYNDICALISME S'OPPOSE A L'ÉTATISME, marquant ainsi la première étape vers l'affranchissement de l'Homme.

***

La situation actuelle est née d'une erreur intellectuelle et le mot fameux de « faillite de la science » qui souleva tant de polémiques lorsqu'il fut prononcé pour la première fois ne paraît plus choquant aujourd'hui qu'il a pris figure de lieu commun.

Lorsque la science, abandonnant volontairement la recherche de La Cause, se consacra *exclusivement* à l'étude de l'effet, elle se suicida elle-même en remplaçant la connaissance par le savoir.

Elle se découronna en reléguant la métaphysique au magasin des accessoires, et armée de l'analyse comme d'une lancette, elle découpa des quantités, perdant toute notion du monde des qualités.

Elle embrassa le monde à sa surface, oubliant de sonder sa profondeur; elle le divisa en tranches, tortura la matière pour lui arracher ses secrets et accrut démesurément le champ de son savoir, volant de découvertes en découvertes.

Et, dans l'ivresse de son succès, elle dit à l'homme : « C'est moi qui suis la Vérité et la Vie, et je vais te mener dans les voies du bonheur. »

Et l'homme la suivit, aussi docilement qu'il avait suivi l'Église, et il reçut en récompense : l'asservissement du machinisme.

La Société cessa de constituer un *organisme naturel* pour se transformer insensiblement en un *mécanisme artificiel.*

Cela se fit, en vérité, sans que l'on s'en doutât, à la façon de la naissance du Léviathan, si magistralement décrite par G. de Pawlowski dans ce chef-d'œuvre de haute et profonde ironie qui s'appelle « Le Voyage au Pays de la Quatrième Dimension ».

L'homme se trouva de plus en plus mal à l'aise : cependant, jamais il n'avait été plus riche, jamais il n'avait tant produit.

Les grands prêtres de la science lui affirmaient que c'était le progrès, et, de peur qu'il ne s'arrêtât en route, ils lui suscitaient de nouveaux besoins, afin d'utiliser les découvertes nouvelles, sans perdre une parcelle de ce temps qui, comme chacun sait, est de l'argent.

Mais l'homme ne s'en trouvait que de plus en plus mal à l'aise.

***

Or, il rencontra, sur son chemin, un savant médecin qui, ne lui trouvant pas bonne mine, l'examina avec grand soin et selon la rigueur des lois scientifiques les plus modernes.

Le Dr Karl Marx, car c'était lui, commença par situer la place historique de la maladie et il lui donna le nom bien connu de Capitalisme. Il en chercha la source intime qu'il dénomma : la Plus-Value, c'est-à-dire la différence entre la valeur d'achat par le Capital de la Force-Travail du Prolétaire et la valeur de vente par le Capital du produit de cette Force-Travail : l'objet fabriqué.

La totalisation des Plus-Values constituait le Capitalisme qui, si l'on n'y mettait ordre, absorberait toute la Valeur acquise, ne laissant au Prolétariat que juste assez de valeur pour acheter les produits nécessaires à l'entretien de sa Force-Travail. La maladie venait de ce déséquilibre.

Karl Marx conclut qu'il fallait rendre au Prolétariat cette substance dont il était appauvri, et chercha le remède.

Il le trouva.

Dépouillé de la possession des moyens de production, le Capitalisme se trouverait impuissant à utiliser la force-travail du Prolétariat. Or, si le Capitalisme détenait ces moyens de production par la force de la valeur acquise, il lui manquait, par un juste retour, la force du nombre qui était passée entre les mains du Prolétariat.

S'appuyant sur cette force, Karl Marx organisa le Prolétariat en parti de classe avec le but bien défini de réaliser la socialisation des moyens de production.

La socialisation des moyens de production, c'était le remède, puisque ceux-ci faisant retour à la masse du corps social, et la plus-value entre la force-travail et son produit faisant également retour à la masse des travailleurs, le Capitalisme parasitaire se trouvait du même coup détruit, tout aussi bien d'ailleurs que le Prolétariat.

Par *quel moyen* Karl Marx envisageait-il la socialisation des moyens de production? Par la *conquête de l'État*, pouvoir politique, en vue de le transformer en une grande coopérative économique.

Comme d'autre part cet État, encore capitaliste, tendait naturellement à contrôler et à absorber par des monopoles ou des régies un nombre croissant d'industries, le travail était déjà partiellement accompli ; il n'y avait qu'à le hâter.

Le Socialisme, dit d'État, s'y employa avant la guerre, et depuis la guerre les partis bourgeois détenteurs du pouvoir, ont dû, bon gré mal gré, sous la pression des circonstances, étatiser de plus en plus.

Ceci a eu l'avantage de mettre en lumière tous les vices cachés du système, qui se résument dans ce mot : *Tyrannie* ; tyrannie aussi odieuse qu'impuissante d'un être sans substance, d'une entité insaisissable, qui ralentit le mécanisme de la vie sociale dont il complique les rouages d'une manière extravagante, qui entrave l'être humain dans tous ses mouvements, lui interdit toute originalité personnelle, prétend fondre chacun dans un moule unique et tend à tarir les sources même de la vie.

Que peut être l'État sinon une force coercitive?

S'il avait une valeur créatrice, il ne pourrait manquer de l'exprimer dans les faits : or, les faits nous le montrent sans aucun doute possible, comme une force de destruction.

La Société mécanique, issue de notre science positive et utilitaire, n'a pas d'autre aboutissement possible que l'Étatisme.

Karl Marx l'a réellement vu et il a poussé le Prolétariat vers l'Étatisme, pressentant que ce serait l'étape vers un nouvel état social dont il ne pouvait même entrevoir la forme possible, car il ne raisonna jamais que sur *des quantités* : il jongla avec elles comme un merveilleux prestidigitateur.

La science matérialiste et positive lui avait fait perdre tout contact avec *la vie*, avec la qualité essentielle des choses.

L'erreur fondamentale de sa conception, qui est imputable à la science de son époque et non à lui-même, car il fut consciencieux, sincère, amoureux de vérité et de justice, tient toute entière dans ces deux phrases :

« Le mode de production de la vie matérielle détermine d'une façon générale le progrès social, politique et intellectuel de la vie. »

« Ce n'est pas la conscience de l'homme qui détermine sa manière d'être sociale, mais sa manière d'être sociale qui détermine sa conscience. »

Ces deux axiomes reflètent l'erreur de notre science, partie d'un faux point de départ et aussi son impuissance à percevoir le pourquoi des choses par la seule étude des phénomènes concrets. Elle appelle connaissance l'analyse des quantités définies dans leur ordre de succession : le continu, la qualité sont hors d'atteinte de ses instruments les plus subtils et elle les nie parce qu'ils échappent à sa méthode.

Elle prend le savoir pour la connaissance, elle se ferme toute issue vers la certitude, elle est inapte à la synthèse.

Le savant de nos jours ne s'aperçoit même pas que, lorsqu'il fait une découverte, il ne fait que transposer laborieusement dans le concret une vision fugitive qui a soudain illuminé son intelligence au cours d'une de ces *rêveries logiques* dans l'abstrait que seules les âmes profondes peuvent vivre.

Ce qu'il appelle sa méthode n'est qu'une difficile et longue adaptation intellectuelle d'une vérité qui s'est imposée à lui en quelques secondes avec l'évidence de la réalité et la vérification expérimentale qu'il en fait *après coup* n'est plus qu'œuvre de femme, pour employer la saisissante expression d'Hermès Trismegiste.

Comment Karl Marx, fidèle serviteur de la Science, pouvait-il découvrir la véritable cause de la crise sociale dont il analysa si fidèlement les symptômes extérieurs? Il eût fallu qu'il reniât son Dieu, et qu'il commençât par reconnaître que ce sont les mouvements secrets de la vie qui conditionnent les formes sociales et les changent.

Alors, il aurait constaté que la faillite sociale, c'était la faillite même de cette science qui, s'éloignant des voies de la nature, avait prétendu orgueilleusement se suffire à elle-même et créer de toutes pièces, selon les lois de sa propre logique, une société mécanique artificielle.

Il aurait constaté, en fin de compte, que la crise sociale dont il avait perçu douloureusement l'existence n'était que la révolte de la Vie qui, emprisonnée dans une armature artificielle, voulait arracher cette tunique de Nessus et se refaire un *organisme* selon les lois de la Nature.

Il n'aurait pas alors envisagé comme il le fit, le problème dans ses données purement quantitatives ; il aurait senti que la question était autrement complexe et que l'élément qualité devait être envisagé simultanément à l'élément quantité.

Il aurait compris que le Capitalisme n'était, après tout, que le produit du Mécanisme, fils de la Science !

Il aurait compris que remplacer le Capitalisme par l'Étatisme, ce n'était que changer le nom et garder la chose, tant que la structure mécanique de la Société ne serait pas brisée et remplacée par un *organisme* adapté à la Vie, dût la logique scientifique moderne être réduite à néant !

Il aurait compris que le travail de l'ouvrier (la force-travail) n'a pas seulement une valeur quantitative comme il le prétend gratuitement, mais aussi une valeur de qualité : la qualité de l'énergie, de l'intelligence et, disons-le bien haut, de l'amour, et que le capitaliste n'est pas toujours un parasite (comme le rentier ou le financier modernes), mais aussi parfois un travailleur (comme le patron), et que la qualité de son travail vient s'ajouter à la force-argent dont il dispose.

Enfin, comment Marx évaluera-t-il la force-travail de l'artiste, du suprême créateur? Pèsera-t-il ou mesurera-t-il la *qualité* du travail d'un sculpteur ou d'un peintre au mètre cube de marbre, ou au mètre carré de toile?

Avec quel dynamomètre enregistrera-t-il l'inspiration créatrice dans l'œuvre d'un poète de génie?

Ceux-ci étaient présidés pour l'ordinaire par le commandant d'armée et réunissaient bon nombre de colonels et de généraux de l'armée russe. C'est à cette époque que remontent les fameuses proclamations aux divisions sibériennes, où la conduite des régiments lettons était proposée en exemple aux armées de Russie et à leurs chefs. C'est aussi vers le même temps que l'opinion des commandants lettons fut enfin estimée, à sa juste valeur, par le généralissime. Le rayon de notre prochaine offensive se dessinait de plus en plus nettement; bientôt il s'arrêta entre la Chaussée de Mitau et celle de Kalnzem. Les divisions lettones, parfaitement instruites dans tous les détails de cette opération importante dont l'objet était une rupture des lignes allemandes, se partagèrent soigneusement les secteurs du front d'attaque. La première division devait occuper la position allemande de Skangel-Mangel; la seconde avait pour tâche de se frayer un passage à travers le marais de Tiroul, sans affronter les réseaux infranchissables de fil barbelé de la « Colline aux Mitrailleuses ».

Le rayon des opérations projetées constituait un groupe de positions imprenables, hérissées de réseaux de fil barbelé, abondamment munies de mitrailleuses et de canons, environnées de toutes parts de marécages infranchissables pendant la plus grande partie de l'année. Il fut toutefois choisi par nos régiments lettons à cause de la proximité de Mitau, base principale des armées allemandes, et aussi de la profusion de trophées qu'il nous promettait sous forme de batteries lourdes et légères et de mitrailleuses.

Le secret le plus profond fut observé jusqu'au dernier moment quant à la date fixée pour l'offensive. Le commandant attendait d'un instant à l'autre l'arrivée des réserves de Pskov, résidence de l'État-major du front septentrional. Enfin, après une longue attente, le 21 décembre, nous reçûmes l'ordre d'occuper nos secteurs respectifs. La résolution de ne faire appel aux réserves qu'à la dernière minute ne peut s'expliquer que par le désir de notre commandant de dissimuler les préparatifs à un ennemi vigilant que la concentration de forces importantes sur une étendue assez médiocre eût certainement instruit sur nos projets.

Le 22 décembre, le commandant en chef lança à nos troupes l'appel suivant :

« Héros lettons, devant vous s'étend votre terre natale, cette Courlande opprimée où vos parents, vos épouses, vos sœurs, attendent leur délivrance de l'esclavage allemand. L'heure de cette délivrance a sonné. Aujourd'hui ou jamais. La mort est préférable au joug teutonique. En avant, glorieux régiments de Lettonie. Votre nation a les yeux fixés sur vous, vous êtes aussi l'espoir de toute la Russie. Suivis de l'armée russe, vous marcherez, demain, à la délivrance de votre patrie. »

Cette proclamation fut connue des troupes lettones à la veille de l'offensive, alors qu'elles occupaient déjà les points de départ. Une exaltation indescriptible s'empara de nos chasseurs, leur faisant oublier la fatigue d'une marche forcée. Personne ne dormit cette nuit-là. L'instant décisif approchait. Demain, c'était la victoire ou la mort, et la victoire, en l'occasion, signifiait la délivrance de la Courlande, notre patrie. Cet instant, nous l'attendions depuis longtemps. N'était-ce pas pour cela que nous étions réunis dans ce lieu? N'était-ce pas là le rêve de toute notre nation? La dernière épreuve de l'armée lettone était là, toute proche.

Les difficultés de l'entreprise étaient telles que seul l'enthousiasme d'un premier choc avait quelque chance de les surmonter; l'échec d'une première attaque ne pouvait être suivi que d'une débandade des plus puissantes réserves sous la mitraille des forts allemands. Les chasseurs se préparaient au combat dans un profond secret et une ardente prière.

Nous attaquâmes le 23 décembre, vers cinq heures du matin, par une bise glaciale, sans trahir notre approche par un coup de canon. Une neige épaisse n'avait pas cessé de tomber depuis l'instant où nos régiments occupèrent les tranchées de première ligne. L'adversaire ignorait nos mouvements. Notre avance s'était accomplie dans le plus profond secret. Qu'elle fut douce cette veillée aux feux de bivouac, dans la froide nuit, à quelques centaines de mètres des Allemands qui ne soupçonnaient pas la présence de leur ennemi héréditaire...

Le camp germanique était plongé dans un profond sommeil. Seules, quelques sentinelles veillaient sur les lignes allemandes. Devant nous, c'était un réseau de profondes et puissantes tranchées, munies de milliers de mitrailleuses et de larges couloirs de communication; de hautes murailles de glace nous séparaient des Allemands, que ceux-ci, à intervalles réguliers, arrosaient d'eau pour en augmenter l'épaisseur. Un canal profond les précédait; une fois engagés là, toute retraite nous était coupée et nous succombions inévitablement sous les grenades à main de l'adversaire. Le canal lui-même était abrité derrière un réseau serré de fils de fer barbelés, dont un marécage profond défendait à son tour l'accès, même au plus rigoureux de l'hiver. Mais ce n'était pas tout. Les Allemands avaient su tirer profit des accidents de terrain les plus insignifiants au milieu de ces marais de Tiroul. Là le moindre monticule était surmonté d'un blockhaus construit avec un art merveilleux, vrai nid de mitrailleuses prêt à tirer dans tous les sens et dont seul un assaut dément pouvait se rendre maître. Partout où l'occasion s'en présentait, les Allemands avaient construit des systèmes entiers de blockhaus qui se couvraient les uns les autres.

Les moindres sommets étaient hérissés de réseaux barbelés et formaient de véritables forteresses destinées à la défense des rayons de combat au moyen de l'artillerie et des mitrailleuses. Là se trouvaient aussi des blockhaus de béton et d'acier contre lesquels notre artillerie était absolument impuissante. On comptait trois forteresses de ce genre dans le rayon de notre offensive : Mangel, la « Colline allemande aux mitrailleuses » et Kalntzem. S'en emparer par une attaque de front était chose impossible; il fallait à tout prix les tourner.

Cette opération réussit à merveille. La première brigade, sous la conduite du général Missine, parvint à percer la ligne allemande par une attaque de front, sans tirer un coup de canon; nos pertes furent minimes. C'était là un succès remarquable pour les armées du front septentrional. Ce fut le premier régiment letton qui donna le signal de l'attaque. Il s'empara du principal système de défenses allemandes, et, sans prendre un instant de répit, poursuivit l'offensive sur la route de Skangel. Les régiments qui, marchant sur ses traces, élargissaient sa brèche, débouchèrent aussi sur la route, détruisant tout sur leur passage. Les Allemands furent pris au dépourvu; habillés à la hâte, ils se défendaient tant bien que mal dans les blockhaus. Presque tous furent anéantis. Toute une série de batteries, légères et lourdes, situées le long de la route de Skangel, restèrent, après un court combat, entre nos mains.

Le 23 décembre, vers 10 heures du matin, la première brigade de division lettone occupait une vaste étendue d'une profondeur de 6 kilomètres. A ce moment notre avant-garde était déjà maîtresse de Skangel où elle se préparait à une contre-attaque allemande. Nous avions réussi, dans notre avance, à tourner les réseaux de fils barbelés de Mangel; de ce côté là, nous ne rencontrions plus aucune résistance. Le premier rapport de l'action de nos troupes fut rédigé; nous y demandions avec insistance l'envoi de réserves russes vers la brèche nouvellement pratiquée. La jonction des régiments lettons était accomplie et nous attendions d'un instant à l'autre l'arrivée des renforts moscovites. Le moral était excellent en dépit de nos lourdes pertes en officiers; car dans cette offensive nos gradés, marchant en tête des compagnies et des bataillons, rivalisaient de zèle avec leurs hommes. Malgré la fatigue d'une préparation de plusieurs jours accomplie par un froid des plus rigoureux, nous nous acquittâmes d'une façon brillante de notre tâche. L'exaltation extraordinaire de nos troupes leur avait valu un succès tout-à-fait remarquable. Vers le déclin de cette première journée, la délivrance de la Courlande, était déjà, pour nous tous, un fait accompli. La route de Kligenhof et de Mitau était ouverte; quelques heures de marche, et les réserves russes entreraient au pas de parade dans la capitale de la Courlande.

A l'instant même où la première brigade pratiquait cette brèche dans les lignes allemandes, la deuxième, sous la conduite du colonel Aouzine s'emparait des marais fortifiés de Tiroul et prenait par derrière la « Colline aux Mitrailleuses » et les forts de Kalntzem. Là, dans sa tentative de s'emparer par une attaque de front d'un réseau de fils barbelés, un de nos régiments fut presque entièrement décimé. Mais, au total, le résultat dépassait toutes les prévisions. Une brèche énorme était pratiquée dans l'arrière ennemi, qui obligeait les Allemands à abandonner leurs principales défenses. Malheureusement, là aussi les réserves étaient indispensables.

(*A suivre.*) De Labunowo.

Devant cette impossibilité d'évaluation, Marx s'est dérobé, et la valeur qualitative étant incommensurable, il l'a supposée comme inexistante; en fait, il l'a niée, détruisant ainsi dans son principe même toute sa théorie de la valeur.

En ce faisant, il s'est enlevé toute possibilité de reconstruction d'une société nouvelle, après avoir détruit l'ancienne; il s'est fermé la porte vers l'avenir.

Les classes ou castes se reconstruisent sans cesse, parce que la nature est régie par une loi d'harmonie.

L'homme, pas plus que la plante, n'échappe à cette loi : il y a unité d'espèce, mais différenciation de qualités.

Ainsi se manifeste l'harmonie qui est la hiérarchisation de ces qualités. Marx n'a pas compris cela.

Et, cependant, cet homme était trop grand pour n'avoir pas intuitivement pressenti, lui, l'apôtre de la lutte des classes, que fondre en une seule les deux classes ennemies, c'était détruire mais non créer, fonder une unité de mort, non une synthèse de vie.

Aussi, avec une conscience louable de sa limitation, se contenta-t-il de hâter la destruction de notre société, en vitalisant les germes de mort qu'elle portait dans son sein.

Il se fit le héraut de la Révolution, mais là s'arrête le champ de sa vision. Là aussi s'arrête son œuvre. Les ailes lui manquent pour s'élever et découvrir de loin la glorieuse synthèse de l'Avenir.

***

Je c de la parole à un syndicaliste, Hubert Lagardelle, qui, dans son discours au Congrès socialiste de Nancy (11-15 août 1907), critiqua ainsi la conception de Karl Marx et de ses disciples :

« Il y a deux façons de concevoir cette mainmise sur l'État. La première qui est celle des socialistes réformistes (disciples de Marx), est la méthode fragmentaire et progressive. Elle consiste à dire : Le jour où nous serons la moitié plus un au Parlement, où la majorité du Pays sera représentée par une majorité de députés socialistes; ou encore le jour où, après avoir participé aux divers gouvernements, nous pourrons être à nous seuls tout le gouvernement, ce jour-là nous opérerons par voie législative, la transformation sociale.

« Puis il y a la théorie guesdiste, la méthode globale et révolutionnaire qui dit : Conquérons d'emblée, par coup de force, l'État, et, une fois maîtres du pouvoir, nous imposerons la dictature impersonnelle du prolétariat, nous socialiserons les moyens de production et d'échange, nous décréterons la révolution sociale.

« Je dis que ces deux conceptions sont également utopiques, parce qu'elles donnent à la force coercitive de l'État *une valeur créatrice qu'elle n'a pas*. Que vous opériez selon le mode réformiste ou selon le mode révolutionnaire, que vous soyez la moitié plus un à la Chambre ou que vous ayez pris le gouvernement d'assaut, vous ne ferez pas surgir du jour au lendemain une société toute faite. De quelque autorité que vous disposiez, vous ne donnerez pas aux ouvriers qui votent pour les candidats socialistes, aux électeurs qui, pour des motifs parfois futiles et insaisissables, se pressent derrière vous, *la capacité de diriger la production et l'échange*. Vous serez les maîtres de l'heure, vous détiendrez toute la puissance qui, hier, appartenait à la bourgeoisie, vous entasserez décret sur décret, et loi sur loi, mais vous ne ferez pas de miracle et *vous ne rendrez pas du coup les ouvriers aptes à remplacer les capitalistes*. En quoi, dites-moi, la possession du pouvoir par quelques hommes politiques socialistes aura-t-elle transformé la psychologie des masses, modifié les sentiments, accru les aptitudes, *créé de nouvelles règles de vie*, et fait qu'à la place d'une société de maîtres et d'esclaves pourra exister une société d'hommes libres?

« Non, ce n'est pas d'un simple changement de personnel gouvernemental que dépend la transformation du monde. *Ce serait vraiment trop facile, et la marche de l'histoire a d'autres exigences*. Un État social ne naît pas sans une longue préparation et c'est ici que le Syndicalisme, avec un sens plus réaliste des choses, vous oppose ce que j'ai appelé le socialisme des institutions. Il rappelle aux ouvriers qu'il n'y aura pas de changement possible tant qu'ils n'auront pas créé de leurs propres mains *tout* un ensemble d'institutions destinées à remplacer les institutions bourgeoises. »

Ce sont des paroles de profonde sagesse, empreintes d'un sens de la vie qui manqua malheureusement à Marx et à ses disciples.

Qui ne relèvera dans les lignes qui précèdent la critique prophétique de la Révolution russe, actuellement agonisante dans une impuissance sans nom?

***

Dans le sein du Socialisme, le Syndicalisme s'oppose à l'Étatisme, marquant ainsi la première étape vers l'affranchissement de l'Homme.

C'est ce que nous examinerons plus en détail dans un prochain article.

Paul D'ÉLIE.

La seule HIÉRARCHIE est celle fondée sur les qualités naturelles de l'homme. La Hiérarchie fondée sur la force, QUELLE QUE SOIT CETTE FORCE, est mauvaise, est néfaste, est destructive.

PROMENADES DE 1918

Qu'il est beau, qu'il est fier, qu'il est grand dans sa gravité harmonieuse et son auguste simplicité, mon cher Paris héroïque et patient de la quatrième année de guerre! Consciente du danger, mais calme sous la menace, la capitale du monde n'a pas oublié un instant, au milieu du plus atroce cataclysme qui ait jamais frappé l'humanité, ce qu'elle devait à la grandeur de son nom, au prestige de son histoire. Avec quelle aisance elle s'accommode, aujourd'hui, du rôle plus écrasant, de la dignité plus tragique encore de capitale d'un monde en guerre! Mais ce qui nous émeut surtout, nous autres mystiques qui trouvons dans notre patriotisme de simples un inépuisable aliment pour notre amour de la Terre et de l'Homme, c'est qu'à cette ville merveilleuse, à cette Rome intellectuelle où Dante, au XIIIe siècle, vint étudier la philosophie, et qui, depuis quelque mille ans se pique à bon droit d'être le cerveau du monde, l'attente ensemble passionnée et patiente de la victoire a rendu son vrai caractère de ville française, de première ville des Gaules. Oui, en dépit de la confusion des langues et de la diversité du costume, jamais, de mémoire d'homme, le Paris étrange des Alliés n'a été aussi purement, aussi fièrement français. Et ne nous faites pas l'affront de rechercher ici la plus innocente tendance à l'exagération, le plus faible penchant au paradoxe. Consacrez plutôt quelques heures au plus attendrissant des pèlerinages; assignez, comme but à votre promenade, la place des Vosges et suivez, de la Concorde à l'Isle Saint-Louis, les bords émouvants de la Seine, de ce fleuve qui, bien plus que le Rhin, semble prendre source dans le cœur même du vieux monde. Vous vous apercevrez bientôt que le plus grand et le plus profond des drames humains après celui de l'Évangile ne se joue pas seulement dans la tête et le cœur des Français, mais aussi dans l'atmosphère spirituelle de leur capitale, et vous frissonnerez de sentir qu'il y a quelque chose de changé jusque dans l'aspect des antiques pierres de la Ville des Villes. A coup sûr, le Paris de l'avant-guerre, avec ses bruits et ses lumières, avec ses foules altières, avides d'épuiser toutes les idées et toutes les sensations, était bien la première ville de la planète. Mais Paris a deux traditions, celle de la grâce et celle de la grandeur. Or, le Paris frivole de 1913, le Paris des bals persans, le Paris des familles d'esthètes et des vendredis de Magic-City, où les plus grandes dames de France se laissaient initier aux mystères troublants du tango par les maîtres-d'hôtel des restaurants de nuit, ce Paris-là restait sans doute fidèle à lui-même, au souvenir bien français de la Régence et de Louis XV, mais s'éloignait un peu trop de la belle ligne droite si émouvante, tracée par le côté sévère et vraiment humain de son histoire. A qui l'aimait d'amour véritable, c'est-à-dire en esprit, à qui le considérait dans la majesté de son ensemble, dans la perfection de ses qualités morales si multiples, dans la logique enfin de son évolution politique et sociale, ce Paris-là semblait souffrir profondément d'un défaut d'harmonie intérieure, d'une sorte de disproportion entre la noblesse du passé et la médiocrité du présent. Certes, ce Paris des élégances dangereuses, où de pauvres nudités citadines venaient s'offrir aux regards clignotants des aventuriers des deux mondes dans la lumière brutale et le brouhaha cosmopolite des music-halls, ce Paris de décadence, ce Paris de fin de régime et de fin d'époque était encore la capitale artistique du monde; cependant, ce qu'il possédait de plus pur et de plus sain dans sa littérature et son art était ignoré et de lui-même et du reste de la terre, au profit de tous les clinquants et de toutes les camelotes d'une production intellectuelle empoisonnée par la hâte, l'irresponsabilité morale et esthétique, l'avidité d'un succès facile et d'un gain immédiat. Et puis, — rien ne nous empêche plus de l'avouer aujourd'hui, car ces choses sont heureusement si loin, si loin de nous! — l'influence politique et sociale du Paris d'avant-guerre diminuait de jour en jour. Le réveil de la conscience nationale, les douleurs et les enthousiasmes de la guerre, la certitude et l'orgueil d'avoir été parfaitement digne des deux miracles de la Marne et d'Amiens, tous ces mouvements violents de l'âme de la cité sont fidèlement reflétés aujourd'hui par sa physionomie. Paris est redevenu enfin le cœur d'une puissante époque; reniant le souvenir de sa petite tradition, il est rentré d'un coup dans la grande. Ses monuments ont retrouvé leur véritable aspect, comme les visages de ses fils leur vraie expression. La grandeur, la force et la gloire du moment ont réveillé toutes les grandeurs, toutes les forces, toutes les gloires passées et les témoins si divers de ces splendeurs de jadis semblent revivre aujourd'hui chacun dans l'atmosphère qui lui est favorable. Avec la merveilleuse cathédrale, c'est tout le moyen âge et toute la vieille tradition chrétienne qui veillent sur la France, fille aînée de l'Église; avec le Louvre, c'est toute la mansuétude de nos grands rois qui tremble pour l'intégrité du sol national; avec la Colonne, c'est toute la gloire de la France moderne qui plane avec amour sur la cité menacée. Et si la fantaisie vous conduit dans les vieux faubourgs où chaque journée de la Révolution de 89, mère de l'humanité moderne, a laissé le nom de son héros ou de son exploit, vous vous sentirez ému jusqu'aux larmes par l'aspect et l'atmosphère morale de la cité où naquit, après tant de hautes traditions, la tradition adoptée par la terre toute entière, la tradition la plus noble, la plus glorieuse de cette France éternelle aux aspects si divers : la tradition des grandes luttes héroïques, pures de tout souci égoïste, inspirées par l'amour universel et l'esprit du sacrifice conscient pour le progrès humain, pour la sainte évolution sociale. Là, au souvenir du passé, à l'exaltation héroïque du présent, se mêle le frisson du sublime et fécond demain; là, la victoire est attendue avec plus d'impatience, avec plus d'amour que partout ailleurs. Car, aux esprits qu'abritent ces pauvres et glorieuses murailles, le triomphe de la France apportera autre chose que la simple sécurité dans le travail, ou la prospérité matérielle ou encore l'insouciance heureuse des époques de paix. Ce que l'on y espère du relèvement du vieux nom français, c'est la possibilité de jeter enfin à la face du monde certaines vérités trop longtemps étouffées par les soucis et les devoirs plus immédiats. Les faubourgs ont la mémoire moins courte que les citadelles, d'un goût si douteux, de la moderne Ploutocratie. Là, dans les belles vieilles maisons aux couleurs mêlées de soleil et de pluie, derrière les fenêtres où l'arc-en-ciel du temps incruste sa vapeur, les fils robustes de la libre et généreuse France, les travailleurs ennemis de la machine et des métiers qui n'ont rien su garder de l'esprit et de l'esthétique des corporations, préparent un avenir d'ordre, de beauté et de fraternité, non seulement à leur patrie et aux pays alliés, mais même à cette Allemagne, dont les fils oublieux de l'enseignement de leurs propres apôtres, les Goethe, les Schiller, les Kant, ont trahi la cause de l'humanité en cherchant à établir par la force brutale ce que l'on ne crée que par l'Esprit, — l'unité politique et sociale du monde, reflet terrestre de cette unité absolue dont une humanité condamnée pour l'absurdité de son orgueil reconquiert aujourd'hui la connaissance par le sacrifice et la douleur.

G. D'ÉLIE.

POÈME

A O. W. MILOSZ.

Avec le pâtre, ami de la lande déserte,
J'ai marché tout ce jour ton livre entre mes mains.
Le vent se lamentait au creux des roches vertes
Et l'ombre du nuage était sur mon chemin.

Au loin le flot berçait de son grave murmure
La pure mélodie enclose dans tes vers,
Et comme un grand vaisseau sans voile et sans mature,
Le soleil déclinant s'enfonçait dans la mer.

Oh! l'extase infinie et l'âme palpitante
Quand l'Esprit inconnu souffle du fond des cieux,
Et que fouetté d'éclairs, rayé de flamme ardente,
Descend en tournoyant le Verbe d'or de Dieu!

Illumination! Ta voix encor s'élève;
J'ai refermé ton livre et je retrouve en moi
Les exaltations secrètes de ton rêve
Et le mystère, étoilé d'astres, de ta foi.

Maintenant la lumière ondoyante recule.
Le ciel s'éteint, mer d'émeraude et de rubis,
Et comme une ombre errante au fond du crépuscule,
Le pâtre, ami du soir, rassemble ses brebis.

Le silence d'un monde inconnu se révèle,
La ligne des coteaux s'effondre dans le noir,
La dernière heure disparait à tire-d'ailes,
Oiseau mystérieux qu'on ne doit plus revoir.

Voici la nuit, voici le monde et sa souffrance,
Voici mon cœur brisé et sa grande douleur,
Voici ma croix, mon mal et ma désespérance.
Et je crie vers le ciel comme un homme qui meurt.

Pourtant ton verbe, ami, demeure sur mes lèvres;
Viatique d'amour et d'art, il est pour moi
Le baume lumineux qui vient calmer les fièvres,
Il est l'espoir, il est la flamme, il est la Voix.

Et tandis que la vague expire sur le sable,
Je me sens grâce à lui moins triste pour marcher
A jamais solitaire et pensif, et semblable
Au pâtre, frère de la lune et des rochers.

Nicolas BEAUDUN.

L'Affranchi ne fait pas de polémique, ne fait pas de politique.
L'Affranchi n'est d'aucun parti politique :
L'Affranchi est libre devant la fraternité humaine,
Et veut établir la Hiérarchie d'après les valeurs immuables de l'homme.
L'Affranchi est français et ne s'occupe que de la France, considérée comme organisme indépendant, vivant et libre du grand corps que forme l'humanité.

Français!
La cessation de cette guerre sera le commencement de la PLUS GRANDE LUTTE SOCIALE! Envisagez la paix avec Courage!
Courage pour le commencement de la paix!

LA PRESSE

Le Centenaire de Karl Marx. — ...On a reproché à Marx — pour le reprocher ensuite à tous les socialistes — d'avoir voulu fixer en formules immuables le devenir social, d'avoir assigné des limites définitives à telle ou telle activité particulière d'un monde en perpétuelle évolution. Il n'en est rien. Marx a pris soin de détruire lui-même semblables affirmations. Il n'a jamais voulu prédire, encore moins limiter l'inconnu, mais il a tiré de certaines lois économiques, dûment constatées, les conséquences naturelles dont plusieurs sont aujourd'hui vérifiées.

C'est ainsi que la lutte des classes est apparue à Marx, non comme une chose désirable en soi, mais comme un *fait* dont toutes les lois morales, dont toutes les théories les mieux intentionnées ne sauraient empêcher le développement inéluctable. D'où l'appel jeté par lui et Engels au monde des travailleurs : « *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!* »

(*La Voix des Jeunes*)

Le cigare symbolique. — Laisser-aller, complaisances, intimités exploitées, bongarçonnisme terrible, quelle vision d'en haut et quels résultats! C'est parce qu'il semble maintenant tout naturel d'arriver avec son cigare chez un ministre et de lui crier : « Bonjour mon vieux », que précisément on voit... ce que l'on voit. C'est par ce sans-gêne et cette familiarité que se perd chez les uns le sentiment d'une juste déférence, chez les autres celui d'une indispensable dignité.

De telles mœurs, en supprimant hiérarchie, rang, respect et par contre-coup quelque chose aussi des nécessaires élégances de la conscience et de l'esprit, n'ont rencontré que trop de succès. Il importe de les rectifier. Ce sont bien celles qui conviennent au régime, disent les derniers irréconciliables? Mais, en vérité, je ne crois pas que ces façons-là soient absolument indispensables à l'état de république.

(*L'Œuvre*, 26 novembre 1917.)

Alexandre HEPP.

L'esprit ouvrier. — Après le succès total ou partiel de sa demande de salaire, l'ouvrier du temps présent n'est pas satisfait s'il obtient tout ce qu'il demandait, ni moins mécontent si on le lui accorde en partie. Etre justement payé ne donne pas la clarté totale à la conscience corporative. Un ordre universel et non plus un ordre seulement professionnel est dans l'esprit ouvrier.

. . . .

La mal-commodité ou le préjudice personnels n'expliquent point tout le désir ouvrier. En lui est l'instinct le plus vague mais le plus énergique de la fraternité humaine. Une irréductible inquiétude persiste dans ces masses d'hommes habitués à souhaiter la justice dans le métier et qui la sentent aujourd'hui s'opposer au salut de la nation; qui éprouvent que lorsque la justice dans le prix du travail est momentanément atteinte il reste au-dessus d'elle l'angoisse de la justice blessée dans l'humanité.

L'expression nette de l'actuel sentiment ouvrier dépasse les formes de l'économie politique et de la politique. Là grandit un idéalisme, une mystique dont le danger est justement d'être inexprimable à ceux qui l'éprouvent.

L'esprit ouvrier contient le sentiment de l'universel. On peut tenir pour le plus grand honneur des ouvriers français qu'ils aient sacrifié au salut national la justice dans le métier, et que lorsque cette justice leur pouvait être matériellement donnée, leur inquiétude n'en diminuait point, non seulement chez les hommes pouvant être appelés aux armées, mais dans les masses des personnels féminins constitués depuis la guerre.

. . . .

(*L'Humanité*)

Pierre HAMP.

L'enseignement technique. — La *Technique moderne* publie, dans un premier numéro, un article de M. Painlevé, président de l'Académie des Sciences, ancien président du Conseil, dont voici quelques lignes :

« Au premier rang des questions qui nous doivent préoccuper, figure l'extension de l'enseignement technique et son adaptation aux circonstances nouvelles. En Allemagne, où cet enseignement est puissamment organisé, la guerre a apporté des changements profonds, et l'on se demande anxieusement comment l'on remplacera les millions d'ouvriers habiles « sacrifiés à l'Idole pangermanique ». De tous côtés s'élève le cri : « Place aux aptes! » Toutes les barrières qui empêchaient les enfants bien doués de parvenir semblent destinées à disparaître, par nécessité, pour un temps ou pour toujours. On pense, du moins dans les milieux les plus libéraux, à créer une organisation scolaire assez souple pour permettre le passage des écoles primaires aux écoles secondaires — à assurer, pour tous ceux qui peuvent en profiter, la gratuité des études secondaires — à réunir dès le début toutes les classes sociales dans une *école unique*, de façon à établir, plus tard, entre les hommes faits, les relations de solidarité qui contrebalancent les oppositions violentes du temps présent. »

L'Organisation de la Démocratie. — Il y aura, dans la France de demain, des exploitations privées et des actes d'intervention de l'État; tantôt les chefs d'entreprise et tantôt les salariés auront des succès ou des avantages; tous les ouvriers ne deviendront pas des patrons et cependant, les différences d'aujourd'hui devront être atténuées. Les partis lutteront pour faire prédominer soit l'une, soit l'autre des tendances, mais ce qui est dans l'intérêt commun de tous, c'est qu'il existe une organisation industrielle, au lieu de l'anarchie qui a été instaurée il y a plus d'un siècle, lorsque les corporations ont été supprimées sans être remplacées par rien.

L'organisation professionnelle moderne doit être issue des syndicats : syndicats ouvriers d'une part, et syndicats patronaux, d'autre part. Mais il est essentiel que ces organismes, tout en soutenant le point de vue spécial du groupement qu'ils représentent et qui a des intérêts opposés à ceux de l'autre groupement dans la répartition des produits du travail, défendent aussi les intérêts communs à tous ceux qui participent à la production industrielle, c'est-à-dire qu'ils visent à rendre cette production meilleure et à lui ouvrir des débouchés nouveaux...

PROBUS.

(*L'Information*, 13 mai 1918.)

Le Syndicat des Gens de Lettres. — Si libérale qu'elle soit, la bourgeoisie se défend mal, et non sans effort, de la prévention traditionnelle qui ne voit et ne veut voir dans le peintre, le statuaire, le musicien, le poète, le comédien, que divers amuseurs publics, dénués de toute importance économique, propres seulement à des exercices superfétatoires et à peine plus utiles à la communauté que des sonneurs de cloches ou des insufflateurs de bulles de savon. Si cette théorie est fausse, demandez-le aux hôpitaux, aux asiles de nuit et aux îlots de Saint-Cloud, mais n'importe. Ce qu'il devenait urgent d'établir, c'est que ces amuseurs publics rendent à l'État démocratique des services sociaux égaux au moins aux plus considérables que ni la truelle ni la charrue n'en fournissent plus au budget que le pinceau, l'ébauchoir, le cothurne ou la lyre et qu'une pièce d'art vaut son brevet de civisme tout autant que son bon de pain.

C'est ce que tend à démontrer la création de ce syndicat des gens de lettres dont on brode en ce moment la bannière corporative et qui demain en plantera la hampe sur le faîte de la Maison du Peuple.

N'est-il pas bien curieux — ceci entre parenthèses — que ce retour à peu près général des artisans au système médiéval des jurandes coïncide avec la proclamation de la lutte des classes et faut-il y voir l'esquisse de la société nouvelle que l'avenir dessine sur le fond ensanglanté des décombres de l'ancienne?

Émile BERGERAT.

(*L'Information*, 14 mai 1918.)

Le Temps au Front. — Nous avons reçu, à l'*Œuvre*, la visite d'un jeune lieutenant venu nous demander quelques titres d'ouvrages sur le régionalisme et la réorganisation de la France.

— C'est pour mes camarades, nous a-t-il expliqué. Peut-être cela vous étonne-t-il que nous nous occupions de semblables questions en ce moment? C'est que vous ne savez pas combien le temps est long quand on ne se bat pas. Et on ne peut pas se battre tout le temps, vraiment. Alors, mes camarades et moi, nous avons fondé une petite... c'est cela : une petite coopérative intellectuelle, où nous échangeons nos idées et les fruits de nos lectures. Je suis venu au réapprovisionnement, et je fais un tour de librairies. Le régionalisme, il y a trois ans, nous en ignorions tout... peut-être jusqu'à son nom : il aura fallu nos loisirs forcés pour que nous nous y intéressions. Maintenant, nous sommes « calés ». Il faut nous entendre... En somme, savez-vous ce que nous faisons? Nous nous préparons à la révolution. Parfaitement. Mais celle que nous entrevoyons est une révolution à nous, une révolution bourgeoise! Nous nous disons qu'il est impossible, logiquement impossible, qu'une convulsion comme celle qui agite le monde depuis près de quatre ans, n'entraîne pas des modifications profondes à l'intérieur des nations. Nous ne voyons pas, la paix étant signée, chacun retournant à sa petite place et les choses reprenant comme devant. Il peut y avoir, il y aura des moments difficiles. Alors, il faut être prêts. Prêts à savoir ce qu'on veut. C'est pourquoi nous nous préparons en étudiant toutes les questions. Toutes les questions et même quelques autres. Voilà pourquoi je viens chercher ici des titres d'ouvrages, et ces ouvrages chez les libraires...

De notre mieux, nous avons satisfait notre interlocuteur. Il nous a dit merci, mais c'est lui qui mériterait d'être remercié. Car, en quelques paroles, il avait su nous rassurer joyeusement sur ses camarades et lui-même. Cette « coopérative intellectuelle » fonctionnant sous les obus, cette fraternelle popote d'idées se mêlant à l'autre, n'est-elle pas charmante et réconfortante? Tenir? On sait bien, parbleu, qu'ils tiennent, sous le bombardement et sous la charge; mais sous l'ennui? Ils tiennent de même. En lisant des livres, en discutant les problèmes sociaux, et en préparant en esprit les réformes inévitables. Le « temps au front » n'est pas pour eux du temps perdu.

L'OUVRIER.

(*L'Œuvre*, 6 mai 1918.)

La Question de l'Ukraine. — L'*Arbeiter Zeitung*, de Vienne, donne sur la crise ukranienne les informations suivantes, que lui adresse son correspondant à Kiev.

« L'ancienne Rada, dit ce journal, qui vient de trouver une fin si misérable, ne fut jamais, même au début, que la fiction d'un gouvernement. Elle n'a jamais eu de puissance réelle dans le pays. Les bolcheviks l'ont chassée de Kiev, où elle n'a pu rentrer que sous la protection des puissances centrales. Elle représentait les intellectuels ukraniens, mais les intellectuels ukraniens ne sont guère que quelques milliers dans tout le pays? Sur quelles forces pouvait-elle s'appuyer? Les villes de l'Ukraine ne sont pas ukraniennes, mais polonaises, juives, et grandes-russiennes. Elles étaient contre la séparation de la Grande-Russie et étaient mécontentes de ce que la Rada eût appelé les troupes des puissances centrales à l'aide contre la Russie. Le peuple paysan est une masse inculte et pauvre pour qui le mot « ukranien » est incompréhensible et qui ne se dit qu'une chose : « orthodoxe ».

« Pour lui, la révolution, c'était le partage de la terre des seigneurs. Comment pouvait-il comprendre que des troupes étrangères vinssent dans la

Le Rôle de l'Art dans l'Evolution

LES ASPIRATIONS ROMANTIQUES

Une époque compte toujours un groupe d'hommes, une élite, attirés vers le même idéal et mûs par les mêmes aspirations.

Il semble, pour user d'une fiction, que des idées émises par quelque puissance supérieure, dans le but de donner une direction nouvelle à l'humanité, soient perçues à la fois par des organismes semblables et plus sensibles, faits pour les recevoir et les répandre.

Car ces hommes, au nombre desquels les artistes figurent les premiers, sont ceux qui, en avance sur leur temps, conduisent leurs frères vers l'avenir.

Nous avons exposé ces idées.

Nous allons voir comment les romantiques possèdent cette communauté d'âme et cette fraternité d'esprit; et pourquoi, les premiers, ils ont compris qu'avec eux, naissaient des temps nouveaux.

Qu'ils travaillent dans le recueillement de la solitude ou qu'ils parlent aux foules, les romantiques nous montrent qu'ils sont torturés par la même inquiétude, transportés par le même enthousiasme, et sujets aux mêmes faiblesses; ils savent aussi qu'ils sont les défenseurs d'une même cause : la rénovation de l'idée et de la forme; qu'ils sont les premiers artisans d'une ère qui commence.

Ce sentiment de défendre une même cause, c'est le lien matériel qui les unit. Poètes, peintres, musiciens ont conscience de combattre derrière un même étendard : étendard aux couleurs sombres, sorti des profondeurs du gothique Moyen Age, et dont l'âpre vent qui souffle du nord secoue la poussière et redore les emblêmes. La résistance ne fut pas partout égale : tandis que celle opposée aux poètes était à peu près nulle, les peintres pour s'imposer, durent répéter journellement leurs assauts durant de longues années. Mais, il n'est pas nécessaire que les diverses armes luttent également; il suffit qu'elles soient solidaires et ainsi les romantiques se retrouvèrent le soir de la première d'*Hernani*.

Dans des conditions parfois semblables, parfois complètement opposées, suivant la société dans laquelle le hasard les fit naître, les romantiques semblent prédestinés à connaître les mêmes sensations, et pareillement, à s'y complaire ou à en souffrir.

Chateaubriand vécut les premières années de sa jeunesse dans la solitude âpre de la Bretagne, au bord de l'océan lointain, derrière lequel dorment les forêts d'Amérique qui parlaient déjà à *son imagination*. Là, il connut les soirées silencieuses du château de Combourg... les nuits d'insomnie dans une chambre perdue au haut d'une tour. Lamartine grandit librement sous le ciel plus doux de Milly, où il se souvint plus tard d'avoir trouvé un décor propice à ses rêveries :

J'aimais les voix du soir dans les airs répan-
[dues,]
Le bruit lointain des chars gémissant sous
[leur poids,]
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

Delacroix, dans sa jeunesse « se délassait en éveillant en lui des idées tristes, fatales, en exaltant son imagination dans la presque solitude d'une vieille abbaye délabrée, où il trouvait un refuge, et d'où il écrivait à ses amis : La nuit, le vent soufflait au travers des croisées mal closes, et les chouettes s'introduisant par l'église, venaient nous réveiller... J'aimais beaucoup à me promener seul en rêvant parmi les ruines de cette église silencieuse, dont les murs répétaient jusqu'au bruit de mes pas. » (M. Jacques Baschet : *Les Grands Maîtres français*).

Comme le fait remarquer M. Baschet, ceci est très romantique, et dans le sens le plus étroit du mot. Il y a un air de ressemblance entre Chateaubriand, Lamartine et Delacroix, dans leur solitude chère aux recueillements poétiques et aussi à l'éclosion de l'âme romantique. Mais, cet isolement, l'artiste, et surtout celui du siècle le subit partout; même dans la société agitée de Paris et des grandes villes d'Europe, Berlioz n'a-t-il pas connu « cet isolement affreux, ce monde vide, ces terribles tortures qui circulent dans les veines avec un sang glacé, ce dégoût de vivre et cette impossibilité de mourir. » (Berlioz : *Mémoires*).

On retrouve la mélancolie au fond de presque toutes les âmes romantiques, comme on y trouve aussi le dédain que font naître ensemble le désespoir et l'orgueil.

Chateaubriand est sombre : une tristesse incurable est le fond de son caractère. La vie lui semble vide et les hommes méprisables : « Je m'ennuie, je m'ennuie, je baille ma vie. » (E. Faguet).

Berlioz lui aussi s'est écrié : « Je m'ennuie... Je m'ennuie d'une façon exorbitante. » (Lettre à Bennet). Et lui aussi a connu le vide immense : « Tout passe, l'espace et le temps absorbent beauté, jeunesse, amour, gloire et génie, la vie humaine n'est rien, la mort pas davantage; les mondes eux-mêmes naissent et meurent comme nous; tout n'est rien. » (Les Grotesques de la Musique). « L'énigme insoluble du monde, l'existence du mal et de la douleur, la folie furieuse de la race humaine, sa stupidité féroce qu'elle assouvit à toute heure et en tous lieux, sur les êtres les plus inoffensifs et sur elle-même m'ont réduit à l'état de résignation morne et désespérée du scorpion entouré de charbons ardents. Tout ce que je puis faire, c'est de ne pas me percer de mon dard. » (Lettre à la princesse de Wittgenstein, M. Romain Rolland).

N'y a-t-il pas là aussi toute la désespérance de Vigny dont le journal, « est tout plein des cris d'une souffrance absolue, qui n'espère pas, qui n'espère pas même espérer. » (Faguet).

Mais Vigny, plus heureux peut-être que Berlioz, a su trouver en lui-même la résignation :

Le juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

Si toutefois une telle résignation n'est pas pire que le sanglot, qui peut espérer encore !

Et Lamartine ! Et Musset ! Et Delacroix ! Pour lui, on peut dire qu'une inquiétude perpétuelle soit tout lui-même. Sa peinture n'est que le moyen de traduire « les tourments de son imagination enfiévrée. » (M. Rosenthal).

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins, toujours vert.
Où, sous un œil chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber.

(Baudelaire.)

Et c'est au service de cette œuvre que Delacroix appelle la couleur. La couleur qui peint « la joie, la paix, le bonheur »; la couleur qui est le midi des jours d'été, la couleur dont s'orne la vie !

Berlioz, lui aussi, aimait la couleur ! Sa musique la recherche et s'en éclaire; et cette couleur est un peu celle des toiles de Delacroix, Berlioz l'aime complexe, sinon tourmentée, faite de superpositions pour qu'elle suive mieux les inflexions de sa pensée, qu'elle soit mieux lui-même. L'homme en pleine santé qui se trouve dans les champs à midi, par une belle journée d'été, après les premières heures du travail de la terre, voit-il le ciel comme l'apercevrait de son lit un malade agité par la fièvre ! Et Delacroix et Berlioz appartiennent tous deux à une époque de fièvre morale; ils voient le monde au travers d'eux-mêmes, de leurs inquiétudes, de leurs passions, se faisant de chaque chose une image purement subjective, et intensément puissante.

De là, cette conscience d'une perfection jamais atteinte, et les indécisions des romantiques qui se cherchent eux-mêmes en cherchant la réalisation de leur art. Jamais Delacroix « n'est arrivé à cette plénitude qui est propre des maîtres classiques, jamais il ne s'est reposé comme eux dans la sérénité d'une création née sans peine ». (M. Rosenthal). Cela, on pourrait le dire de tous les romantiques; et voilà une des raisons de cette soif de produire qui les caractérise tous. Car, on dirait que les années dont ils disposent n'ont pas été assez largement comptées pour tout ce qu'ils ont à dire dans leur besoin intense de s'extérioriser. Souvent, leur travail est si rapide qu'il est fébrile, et nous savons comment s'en est suivi le relâchement des règles classiques.

Taine a défini l'artiste romantique : « Le plébéien de race neuve richement doué de facultés et de désirs, qui, pour la première fois arrivé au sommet du monde étale avec fracas le trouble de son esprit et de son cœur. »

Et ce sont vraiment des plébéiens, jaillis du peuple avec 1789, qui sentent en eux les aspirations du monde nouveau; ce qu'ils pensent, ce qu'ils écrivent, ce qu'ils peignent, ce n'est plus pour une caste toute-puissante, c'est pour le monde enfin conquis et, dans leur fierté, pour eux-mêmes.

Et comme les hommes de la Révolution, ils s'attaquent à ce qui est devenu le passé, à ce qui leur paraît tyrannie ou préjugé.

On lit dans le journal de Delacroix : « Si l'on entend par mon romantisme la libre manifestation de mes impressions personnelles, mon éloignement pour les types invariablement calqués dans les écoles et ma répugnance pour les recettes académiques, je dois avouer que je suis un romantique ». (M. Rosenthal).

Ingres veut « devenir un novateur et imprimer à ses ouvrages un caractère inconnu jusqu'ici ».

Chateaubriand se déclare ouvertement hostile au XVIIIe siècle, mythologique et païen.

Quant à Berlioz, M. Romain Rolland trouve en lui « le créateur d'un art de l'avenir, l'initiateur d'une musique nouvelle, qui commence à peine à poindre aujourd'hui. »

Et cette musique, ce dont elle veut s'affranchir, c'est de l'influence étrangère, italienne ou allemande, qui l'a empêchée de se développer librement depuis deux siècles, ou qui l'a même complétement étouffée.

Berlioz donna à la musique française une orientation semblable à celle que Chateaubriand s'efforça de donner à la littérature : l'un combattant l'influence étrangère contemporaine, l'autre, l'antiquité grecque qui était devenue comme le type parfait du Beau et son imitation la seule voie digne d'être suivie.

Chateaubriand demandait qu'on arrêtât l'imitation « indéfinie, que la France eût une littérature à elle et non d'emprunt, que, puisqu'elle n'était point païenne, elle n'eût pas une poésie mythologique; que, puisqu'elle était moderne, elle n'eût pas une littérature ancienne; que, puisqu'elle existait, elle eût une littérature nationale. C'était réagir jusque par-delà 1550. » (E. Faguet).

Berlioz combattit l'assujettissement de la musique à la parole, l'Opéra, qui était la forme lyrique la plus en faveur jusqu'à lui. « La musique, dit M. R. Rolland, est mille fois plus nuancée et plus exacte que la parole; elle pénètre plus avant dans le monde des sentiments, trop subtils pour être exprimés par les mots. Elle peut ne correspondre qu'à un état d'âme, que les mots, dans leur brutale réalité, ne feraient que déformer ou s'évanouir. La description par les tons, les accords, est sur un plan plus élevé de spiritualisation; elle s'adresse à ce qu'il y a de plus immatériel en nous-mêmes, à la partie de notre être qui tend le plus vers les principes supérieurs et les devine. Et Berlioz le comprend; il essaie « d'accroître toujours davantage le pouvoir d'expression de la musique pure »; il essaie de faire dire à son art ce que les autres arts ne savent pas, ne peuvent pas exprimer, et ce que la musique elle-même n'a pas toujours semblé comprendre.

Delacroix envisage la peinture d'une manière identique. Pour lui, « les idées et les sentiments que les mots peuvent exprimer, n'embrassent qu'une partie et peut-être la moins considérable de l'âme humaine. Au-delà des formes que le verbe traduit, l'analyse aperçoit des idées et des sentiments obscurs et profonds... » (M. Rosenthal) Ce sont ces sensations dont Delacroix, comme Berlioz, réserve l'expression à la musique, qui « exprime des nuances incomparables », et à la peinture.

Descendre au plus profond de l'ombre dont est pleine encore l'âme humaine, l'âme humaine brûlante pourtant de s'élever vers la lumière pure de l'éternité, comme l'ascension du soleil dans le ciel clair d'une chaude matinée d'été. Descendre au plus profond de l'ombre pour essayer d'y découvrir les premières lueurs déjà en nous de ce qui sera l'éternelle lumière; essayer de faire quelques pas vers l'avenir : voilà le pouvoir magique que les romantiques attribuent à l'art. Les poètes lyriques du siècle tentent de descendre aux mêmes profondeurs ou de s'élever vers les mêmes cimes, brûlés par les fièvres mêmes qui consument un Delacroix ou un Berlioz, mais les moyens dont ils disposent les font s'orienter plus directement vers la philosophie pure, s'adresser à l'intelligence en même temps qu'à la sensation, et les forcent à rester plus concrets.

Peu importe ici de délimiter le domaine de chaque art, et si nous avons signalé le grief de Delacroix ou de Berlioz contre les poètes lyriques, c'est seulement pour montrer l'unité des tendances qui les dominent et les font agir.

Ainsi, comme le dit M. Lanson (*Histoire de la Littérature française*) : « Écrivains et artistes ont conscience d'être un même monde, de poursuivre de pareilles fins par des moyens divers ». Ils obéissent tous à un besoin intense d'extériorisation, qui se manifeste dans des productions artistiques, non pas issues d'un même esprit, mais baignées d'un même souffle et dirigées comme providentiellement vers un même but; puisées aux mêmes sources de la vie intérieure et répondant aux mêmes besoins d'air et de liberté.

Tels ont été les petits-fils de ceux qui connurent la grâce futile des derniers jours de la monarchie, le temps où les marquises de Nattier, de Tocqué ou de Latour souriaient dans l'ovale de leurs cadres, ou l'on signait les derniers amours et dansait les derniers menuets.

Mais depuis, les chants révolutionnaires de tout un peuple avaient couvert les voix légères des violons, des clavecins et des flûtes; et dans les grands salons devenus silencieux, une harpe abandonnée avait parfois prolongé d'une vibration de sa voix claire, le dernier son d'un cri de mort, comme un sanglot étouffé, un soupir de regret.

Depuis, le couperet sanglant avait fait l'horrible moisson, et traîné dans la boue de la ville, des corps mutilés, encore parés pour les fêtes de Trianon. Et le sang en avait rejailli partout, faisant tout-à-coup lointaines et tragiques, les toiles de Nattier, de Tocqué et de Latour.

Un jour, Gluck avait ému Versailles; et la musique de Beethoven avait depuis parlé à quelques-uns de sa voix profonde comme les voix intérieures, et comme elles, lourde de toutes les joies et de toutes les misères : la douleur avait appris à devenir créatrice. Elle l'avait appris dans un geste de désespoir et d'ultime espérance. Et tous ceux-là avaient fait ce geste, qui s'étaient soudain sentis seuls entre le passé disparu et l'avenir à peine coloré des lueurs de l'aube. Ce fut cette pléiade d'hommes qui se leva comme d'un seul coup, « portant au front un même signe ». C'étaient les enfants de Combourg et de Milly et toute une génération « ardente, pâle, nerveuse » : ceux que Musset avait aperçus « élevés dans les collèges au roulement des tambours... se regardant entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs ». Ils cherchaient en eux-mêmes ce que rien ne pouvait plus leur donner, ni la religion, ni le culte d'un art immuable, ni l'amour. L'amour ! Ce mot-là revient souvent, auréolé de mélancolie dans l'œuvre des romantiques, et quelquefois enveloppé de la plus profonde douleur, celle qui naît dans le cœur à la place réservée à la joie. Dans leur vie ont passé les cheveux blonds de Marguerite, la robe blanche de Charlotte, les yeux tristes de Lucie, ombres baignées de clair de lune, dans la douceur troublante des nuits d'été où chante la musique éternelle de Schubert ou de Chopin. L'amour ! lointain mirage à la poursuite duquel la Nature se grise et se tue ! Ils lui ont demandé plus qu'il ne peut donner, comme ils ont voulu sonder l'infini des sensations, au-delà de ce que notre être mystérieux nous permet de le pénétrer. De là, la grande déception !

Et confusément, ils ont deviné de mêmes choses...

Les Romantiques, sous les diverses apparences de l'art, nous découvrent donc un même idéal, éclairé des mêmes pressentiments. Ils voient l'ère nouvelle s'ouvrir à leurs yeux dans le vide immense de l'avenir. Ils ont conscience du rôle qui leur échoit dans l'évolution soudain devenue plus rapide et dont ils sentent le germe au plus profond de leurs sensations; ils essaient de s'élever pendant que les assises du passé manquent sous leurs pas, afin de ne pas tomber dans le gouffre profond de l'oubli, parmi ceux qui ne vivent plus.

« O peuples des siècles futurs ! s'écrie Musset, lorsque par une chaude journée d'été, vous serez courbés sur vos charrues dans les vertes campagnes de la patrie; lorsque vous verrez, sous un soleil pur et sans tache, la terre, votre mère féconde, sourire dans sa robe matinale au travailleur, son enfant bienaimé; lorsque, essuyant sur vos fronts tranquilles le sain baptême de la sueur, vous promènerez vos regards sur votre horizon immense, où il n'y aura pas un épi plus haut que les autres dans la moisson humaine, mais seulement des bluets et des marguerites au milieu des blés jaunissants; O hommes libres ! quand vous remercierez Dieu d'être nés pour cette récolte, pensez à nous qui n'y serons plus, dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont vous jouissez; plaignez-nous plus que tous nos pères; car nous avons beaucoup des maux qui les rendaient dignes de plainte, et nous avons perdu ce qui les consolait. »

Les abonnés à l'AFFRANCHI recevront gratuitement les brochures éditées par la bibliothèque de l'AFFRANCHI.

Une nation libre doit être composée
de Travailleurs : ils sont le soutien
de la nation;
de Femmes et d'Enfants : ils embellissent la vie et l'augmentent;
de Vieillards et d'Infirmes, à l'entretien desquels toute la nation doit contribuer.
En dehors cela, il n'y a que des inutiles.

Tout lecteur qui demandera à la rédaction le deuxième numéro de « l'Affranchi », recevra GRATUITEMENT le premier, sur sa demande, AFIN QUE TOUS NOUS COMPRENNENT ET QUE TOUS SOIENT AVEC NOUS.

---

pays prendre des céréales, contre remboursement, certes, mais un remboursement en papier dans lequel il n'avait aucune confiance. Alors, ce furent des conflits avec les troupes qui étaient chargées de l'exportation des céréales. Il fallut arrêter des commissaires de la Rada qui ne voulaient pas appuyer cet achat de céréales, les traduire devant des tribunaux militaires allemands. La Rada protestait, et l'opinion publique était très montée.

« Lorsque les troupes des Empires centraux pénétrèrent dans le pays, le partage des terres était en cours. Les paysans s'étaient appropriés la terre des seigneurs, mais il leur manquait les attelages les machines agricoles, la main-d'œuvre nécessaires. Alors, pour empêcher que de grands espaces de terrain ne restassent incultes, le maréchal d'Eichorn publia une ordonnance disant qu'aucun paysan ne pouvait s'approprier plus de terre qu'il ne pouvait en cultiver en réalité dans les circonstances présentes. Quiconque laissait une terre inculte était puni, et toute terre qui ne pouvait être cultivée devait être rendue aux propriétaires fonciers.

Cette mesure fut considérée par les paysans comme une intervention en faveur de la noblesse dépossédée. La Rada protesta. Un conflit naquit et la Rada fut renversée. »

Le journal socialiste autrichien ajoute que les Allemands vont être contraints d'administrer le pays s'ils veulent en tirer des céréales. Il en résultera un vif mécontentement populaire, qui fortifiera le courant russophile.

Et l'*Arbeiter Zeitung* conclut :

« Ce que l'Ukraine a fait jusqu'ici pour adoucir notre détresse alimentaire est bien mince. Mais les conflits dangereux dans lesquels l'occupation militaire nous a jetés commencent déjà à apparaître dans toute leur grandeur. — (*Havas.*)

(*L'Humanité*, 9 mai 1918.)

Lénine, d'après Gorki. — Avant l'insurrection des maximalistes et leur arrivée au pouvoir, le grand écrivain russe Maxime Gorki donnait dans son journal *Novaia Jiznh* (Vie Nouvelle), l'hospitalité à quelques-uns des théoriciens du bolchévisme. On estimait que, de toute la presse russe, ce journal était le plus rapproché des tendances de la *Pravda*. Mais Maxime Gorki, s'il trouvait quelque chose de bon dans le maximalisme, n'en poussait jamais les théories jusqu'au bout. Avant l'ère maximaliste, il lui est arrivé plus d'une fois de prendre position contre Lénine et ses disciples. Depuis, il s'est séparé d'eux complètement et même avec fracas. Plusieurs de ses articles comptent parmi les plus véhéments réquisitoires dressés contre le Gouvernement des Commissaires du Peuple.

Dans l'un d'eux, Maxime Gorki brosse de Lénine ce portrait saisissant :

« Lénine est certainement un homme d'une force extraordinaire. Durant 25 ans, on le voit dans le premier rang des combattants pour le triomphe du socialisme. Il est un des hommes les plus remarquables de l'Internationale socialiste. Très doué, Lénine possède aussi toutes les qualités d'un « chef », sans oublier l'indifférence morale nécessaire pour un tel rôle.

« Lénine, c'est à la fois le chef et le *barine* (seigneur), qui ne manque pas d'un certain sentimentalisme, mais qui, en même temps, est sans pitié pour la masse du peuple. Aussi, se croit-il parfaitement en droit de faire sur le peuple russe une expérience terrible.

« Le peuple, las de la guerre et miné par elle, a déjà payé cette expérience par des milliers de vies. Il lui en coûtera encore des dizaines de mille. Mais cette tragédie ne fait hésiter ni Lénine, qui est l'esclave du dogme, ni ses disciples qui sont ses esclaves à lui.

« Lénine ne connait pas la vie complète. Il ne connait pas le peuple. Mais il sait par les livres comment on peut soulever les masses, comment on peut exciter leurs instincts. La classe ouvrière est pour Lénine ce qu'est le minerai pour le métallurgiste. Peut-on — étant données les conditions existantes — faire de ce minerai un État socialiste? Certainement non. Cependant, pourquoi ne pas essayer? Que risque Lénine si l'essai ne réussit pas?

« Il travaille ainsi comme le chimiste au laboratoire, avec cette différence que le chimiste travaille sur la matière morte, alors que Lénine fait ses expériences sur la matière vivante... Et ce qu'il abime ou détruit, est de la meilleure qualité.

« Lénine mène la Révolution à sa perte. »

(*L'Europe Nouvelle*, 9 mars 1918.)

L'Ane de Buridan. — Un nouveau congrès des « nationalités opprimées » va sous peu se réunir à Paris. Il aura pour mission de préciser, de compléter et de consacrer les décisions prises par celui de Rome, dont nos lecteurs ont pu apprécier toute l'importance. Le congrès de Rome n'a pas eu, — et il est permis de le regretter, — de caractère proprement officiel, mais l'autorité des hommes politiques qui y ont pris part suffisait à en faire une manifestation considérable. Les grands journaux italiens ont commenté ses résolutions dans un langage dont l'énergie et la netteté ont dû être remarquées partout. Enfin, M. Orlando, en s'adressant aux délégués, s'est exprimé en termes assez clairs pour prouver qu'il comprenait la gravité et la légitimité de leurs revendications. C'est donc un véritable « événement » que ce congrès, non seulement dans l'histoire de la guerre, mais dans celle du droit public mondial, un événement dont le prochain congrès de Paris achèvera de dégager le sens et la portée.

Il est permis déjà de souligner quelques résultats particulièrement intéressants :

1° Par l'encouragement bienveillant donné à de tels congrès, les Alliés montrent qu'ils entendent se préoccuper du sort de toutes les nations, petites ou grandes, libres déjà ou encore asservies; qu'ils voient autre chose que la satisfaction de leurs aspirations personnelles; qu'ils se battent, non pas pour l'Alsace-Lorraine seule, — qui, certes, en vaudrait bien la peine, — mais pour toutes les Alsaces-Lorraines,

2° Ils prouvent en même temps qu'ils regardent les questions posées par les nationalités opprimées comme des questions européennes et internationales, et non comme des questions autrichiennes ou hongroises. C'est là, comme on le sait, un des plus chers, un des plus justes désirs des Slaves et des Latins d'Autriche-Hongrie, et aussi un de ceux qui sont le plus âprement combattus par les pangermanistes de Vienne et par les Magyars. Or, il est bien certain que le sort de Trieste, de la Bohême ou de la Transylvanie est un problème dont toute l'Europe a le droit et le devoir de se mêler, puisque l'équilibre européen sera maintenu ou ruiné selon que ce problème aura été résolu dans un sens ou dans l'autre.

3° Une autre vérité, que le congrès de Rome a fort heureusement mise en lumière, c'est que toutes ces revendications nationales sont solidaires les unes des autres. Toute solution partielle serait précaire. Les vœux des Serbo-Croates, des Tchéco-Slovaques, des Italiens, des Roumains, seront exaucés ensemble ou ne le seront pas du tout.

4° Enfin, sur un point spécial, le congrès de Rome a fait apparaître que le heurt entre les aspirations serbes et les aspirations italiennes, dont on s'était tant inquiété, peut et doit être amorti pour peu que l'on sache s'y prendre. Le conflit pour l'Adriatique, grossi par les fanfaronnades des impérialistes et les timidités des diplomates, s'est révélé, à le bien considérer, comme beaucoup moins irréductible qu'on ne l'avait prétendu : il y suffit d'un peu de bonne volonté de la part des deux peuples intéressés, et d'une intervention adroitement conciliante de leurs amis. Italiens et Serbes commencent à voir que leurs vrais intérêts sont liés, non opposés. C'est ce que nous avons toujours dit, mais il est bon que l'on se mette à le professer publiquement.

***

De toutes ces tractations, quel résultat pratique, tangible, peut-on s'attendre à voir sortir?

On a déjà envisagé l'hypothèse d'un soulèvement des populations slaves et latines de la Double Monarchie, encouragées par l'Entente. On l'a fait avec un mélange d'espoir et de frayeur quant à ses conséquences possibles, parfois avec un ironique dédain à cause de sa date tardive.

Il est très vrai qu'une action des peuples opprimés d'Autriche-Hongrie, si elle avait été réalisable, aurait été plus efficace lorsque les Russes étaient en Galicie et les Italiens sur l'Isonzo. La poussée du dedans aurait renforcé celle du dehors, et, sans doute, un gouvernement intelligent aurait profité de cette coïncidence pour provoquer l'effondrement de l'Autriche-Hongrie. La fermentation révolutionnaire, dans tous ces malheureux pays, est arrivée à son comble et nous pouvons encore l'utiliser.

Nous le pouvons aujourd'hui, — mais nous ne le pourrons peut-être plus demain. Il y a quelqu'un qui saura l'exploiter à son profit si nous ne nous hâtons de le faire, et ce quelqu'un n'est autre que l'Allemagne. Cela paraît étrange, car l'Allemagne a toujours professé le plus cruel mépris pour les Slaves d'Autriche, et elle a toujours appuyé contre eux leurs tyrans de Vienne et de Pest. Mais, si elle n'a pas changé de sentiments envers eux, elle pourrait bien changer de tactique. Déjà, elle fait répandre le bruit qu'elle conseille au gouvernement autrichien de résoudre le problème yougo-slave au plus vite et dans le sens le plus conciliant. Il ne me paraît pas douteux qu'elle songe à reprendre ici la manœuvre qui lui a si bien profité en Russie. Là, elle avait lié partie avec les tenants de l'ancien régime, mais quand elle l'a vu condamné, elle a su se servir à temps des forces révolutionnaires. De même, en Autriche, si elle a fait de la cour, de l'armée, de la bureaucratie et des milieux pangermanistes et magyars ses instruments de règne, elle n'aura nul scrupule à se retourner du côté de leurs adversaires le jour où il lui sera prouvé que l'indépendance de la Bohême et de la Yougo-Slavie ne peut plus être évitée, elle tâchera que cette indépendance s'établisse avec son aide illusoire et pour son profit réel.

Y réussira-t-elle? Je ne le crois pas. Les chefs du mouvement révolutionnaire tchèque et yougoslave sont beaucoup plus intelligents que les bolcheviks et les Ukraniens. Cependant, à tout hasard, il faut déjouer cette offensive qui commence à se dessiner. Il suffit, pour cela, que nous sachions prendre un parti. Depuis plus de trois ans, les gouvernements de l'Entente donnent un peu trop l'impression qu'ils ne sont pas arrivés à se faire une opinion sur ces gros problèmes. Tantôt encourageant, au nom des principes, les vœux d'émancipation des peuples opprimés, tantôt flirtant avec le gouvernement autrichien par une coquetterie qui se croit très habile et qui n'est que maladroite, ils hésitent entre deux voies, qui leur semblent également séduisantes. Il faut choisir. On peut penser que l'Autriche est nécessaire à l'Europe, à la France, et par conséquent essayer de la consolider : c'est une politique que j'estime fausse, mais c'est une politique. C'en est une aussi que de s'allier, contre l'Autriche, avec ses sujets révoltés. Qu'on adopte celle-ci ou celle-là, pendant qu'il en est temps encore, mais qu'on en adopte une. L'atermoiement est plus dangereux quelquefois que l'erreur, et l'âne de Buridan ne saurait être le modèle des diplomates.

René PICHON.

(*L'Œuvre*, 3 mai 1918.)

L'Administrateur-Gérant : REVEL

CHARTRES. — IMP. GARNIER.